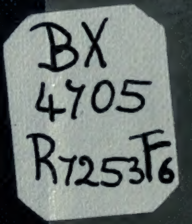
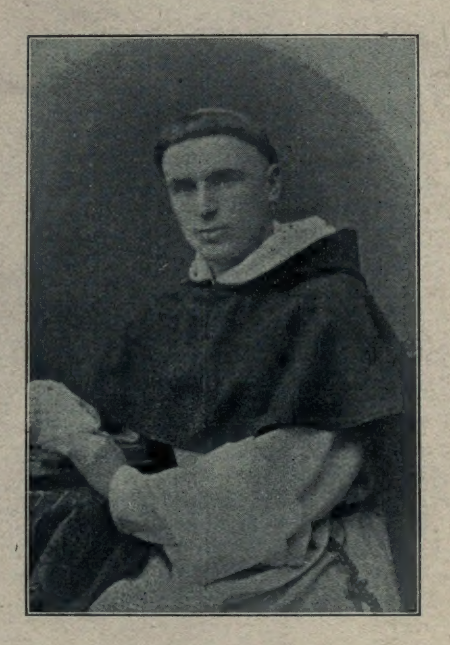

3 1761 04439 6984


BX
4705
R725 3F6

LE

Père Vincent Routier

DES FRÈRES PRÊCHEURS



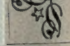
1853-1882

PAR LE

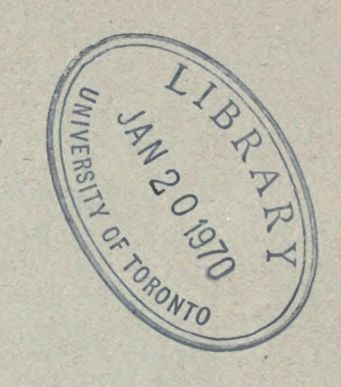
PÈRE O. L. FORTIER

DU MÊME ORDRE

1912









VIE

DU

PÈRE VINCENT ROUTIER

DE

L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

PAR LE

PERE O. L. FORTIER

DU MÊME ORDRE



Aux anciens confrères
du regretté Père Routier.

Vous m'avez demandé une courte notice destinée à rappeler la vie et à recueillir en partie la correspondance de l'excellent religieux qui fut votre ami et votre père. Je regrette de ne pas répondre mieux à votre pieux désir. Ces quelques pages, il est vrai, suffisent à raconter les actions, mais elles sont loin de dire tout le mérite, devant Dieu, de ce disciple du Christ. Vous vous rappelez qu'à la prière du soir pendant le beau mois de Marie, on disait ; " Il est une " fleur, la première que fait éclore le printemps, une fleur qui se " cache sous l'herbe et ne se trahit que par son parfum : c'est la " violette, symbole de l'humilité. " Le Père Routier fut cette fleur humble et parfumée, la première que l'Ordre de St. Dominique, à son printemps sur la terre du Canada, fit éclore pour le ciel.

Dans sa simplicité et sa perfection, cette vie offre à tous un grand modèle de vertu. Elle fut aussi consacrée à une grande œuvre. Le P. Routier fut l'un des premiers canadiens qui se donnèrent à l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Il espérait qu'un jour cet Ordre se développerait au Canada et qu'il y offrirait le spectacle de l'ancienne vie monastique, si suave dans son austérité. Votre pieux condisciple entra dans la vie religieuse parce que Dieu l'y appelait, parce que sa pauvre âme, ailleurs restait en grand danger de se perdre. Nous espérons qu'aujourd'hui, cette âme si chère, à l'abri de tout danger, jouit de l'éternelle félicité. Nous espérons aussi que ce bien-aimé frère, devenu une pierre vivante de la Jérusalem céleste, servira de pierre angulaire à l'édifice dominicain sur le sol du Canada. Cette existence si promptement éteinte, n'a pas été frappée de stérilité. Elle a accompli son œuvre et Dieu lui donnera la fécondité, car il est écrit : "*Electi mei non laborabunt frustra* (Is. 65, 23.)

Fr. O. L. Fortier,
des FF. PP.

VIE
DU
Père Vincent Routier

I

Enfance et Education

Filius accrescens Joseph.....
filius accrescens, (Gen. 49-22).

Achille Routier naquit à S. Sylvestre, dans le comté de Lotbinière, le 20 novembre 1853. Ses parents, Jacques Routier et Sophie Marcoux, cultivaient la terre et vivaient irréprochables devant Dieu et devant les hommes. Dieu leur donna treize enfants. Achille fut le onzième et en quelque sorte l'enfant de prédilection. Ses vertueux parents admiraient son heureux naturel, la piété avec laquelle ce petit enfant, tout recueilli, les mains jointes, devant la croix ou une pieuse image, priait notre Père du ciel et la Vierge notre mère. Parfois ils se surprenaient à penser qu'un jour Dieu pourrait prendre leur fils pour le sanctuaire. Comme son divin modèle, l'enfant " croissait en âge et en sagesse et il leur était soumis. " Dès lors il écoutait avidement tout ce qu'on lui disait de la religion. Ce goût, révélé de si bonne heure, loin de se perdre ou de s'affaiblir plus tard avec les études profanes, ne fit que se développer. Dans l'été de 1864, il fut admis à faire sa première communion. Toute son âme

dit à Notre-Seigneur : " O le Dieu de mon cœur, vous êtes " mon partage pour la vie et pour la mort ! "

Tandis que les frères et les sœurs d'Achille ne montraient de goût que pour la vie des champs, lui seul manifestait le désir de faire toutes ses études. Cependant les années passaient sans lui apporter le fruit désiré de la science. Enfin, âgé de quinze ans, en 1868, il put entrer au collège ou pensionnat, tenu par les Frères de la Doctrine chrétienne, à Ste-Marie de la Beauce. Il y demeura deux ans. Dès les premiers mois, la croix d'honneur lui fut décernée. Les fils du vénérable de La Salle ont établi cet excellent moyen d'émulation pour leurs élèves. L'écolier ainsi décoré porte le nom de *Moniteur*. Il a son pupitre d'honneur à la salle d'étude et, en l'absence du Frère, il surveille la jeune assemblée, toujours prompte à se dissiper. Deux années durant, Achille occupa ce poste difficile, et, par la gravité de ses mœurs, par la bonté de son âme, sut être à la fois le maître et l'ami de tous ses condisciples. Là aussi, il contracta une amitié à laquelle ni le temps, ni la séparation ne firent éprouver la moindre défaillance. La première amitié qui se forme alors que le cœur s'épanouit dans toute sa fraîcheur printanière, peut exposer l'âme au danger de s'amollir dans une trop grande douceur : ici, loin d'en souffrir, la vigueur du caractère et de la piété se fortifia davantage. Ces deux amis se portaient à Dieu, et, le lien qui unissait ces deux cœurs devenait de jour en jour plus étroit.

Après les vacances de 1870, Achille commença son cours de latin au Petit Séminaire de Québec. " Comme j'étais content la première fois que j'ai franchi le seuil du Séminaire ! " Les supérieurs de cette illustre maison favorisèrent ce jeune homme, comme ils en ont favorisé beaucoup d'autres. Il était digne de leur confiance.

Quoique le nouvel élève fût avantageusement doué, il n'était pas un *sujet brillant* ; mais, comme nous le verrons ailleurs déjà il avait déterminé le but de sa vie. De plus, il possédait un jugement droit et le travail ne l'effrayait pas. Dans de telles conditions, le succès final ne pouvait être douteux. Toutes les notes ou bulletins semestriels de notre étudiant portent : *conduite excellente, travail opiniâtre, soutenu.* Quant à la mémoire toujours *très bien cultivée,* parfois on l'appelle *heureuse,* parfois on la qualifie de *difficile.* Ce dernier terme se rapprochait davantage de la vérité, mais à force de travail, Achille surmontait toutes les difficultés et ses professeurs pouvaient se tromper sur la nature de sa mémoire. " Je puis vous répondre avec vérité que j'ai travaillé autant " que vous, écrivait-il à ses parents, et il va me falloir tra- " vailler fort toute l'année. " Puis, faisant allusion à la différence de leurs occupations, il ajoutait : " je ne voudrais " pourtant pas n'avoir que le fruit de mon travail pour m'hi- " verner. " Secondé par une forte santé, s'avertissant sans cesse lui-même de son devoir, il soutint jusqu'à la fin de ses études ce labeur opiniâtre. S'il n'était pas le premier, il obtenait cependant des prix dans chaque matière. Après la rhétorique, au concours d'éloquence, il remporta même le prix dit du *Prince de Galles.*

Cette vie de collège, pleine pour lui de charmes et de succès, les nombreuses et sincères amitiées qui l'entouraient, ne lui faisaient pas oublier ses chers parents. Il se serait fait un crime d'ajouter à leurs sacrifices pécuniaires par quelque dépense en dehors de la stricte nécessité. Toujours aussi simple qu'autrefois dans ses goûts et ses manières, il rentrait, aux vacances, au logis paternel et se confondait entièrement avec ses frères et ses sœurs. L'orthographe même des lettres de sa famille plaisait à l'écolier du Séminaire. Il y trouvait un

fumet de *terroir privilégié,* et " il se hâtait d'apprendre ses " leçons pour répondre à ces lettres. " Nous regrettons de ne pouvoir rien détacher de cette correspondance de sept ans à cause de sa grande intimité. On sent qu'il vit encore avec sa famille ; il suit un chacun dans ses voyages, dans ses travaux. Il raconte à ses bons parents ces fêtes de la Cathédrale " qui les feraient croire au ciel. " Il leur dit son rude labeur, sans leur faire part de ses succès ; mais à la fin de l'année il leur portera ses nombreux livres de prix.

Suivant la coutume patriarcale du Canada, au premier de l'an, il demande la bénédiction paternelle et rappelle les plus doux souvenirs d'autrefois. " Il fut un temps où vous " pouviez contempler avec un légitime orgueil tous vos enfants " réunis autour de vous ; maintenant comme votre famille " est diminuée ! " Oui, la nombreuse famille va toujours se dispersant davantage, " la table grise qui était si étroite " autrefois deviendra trop grande. "

Religieux, il se fera encore un devoir de recevoir la bénédiction du jour de l'an. La veille même de son sacerdoce, avant de se relever prêtre pour bénir le peuple chrétien, il renouvellera sa pieuse demande. " Il convient en effet que je " mette sous la protection du ciel ce jour qui sera le plus beau " de ma vie. Or les bénédictions du bon Dieu ne peuvent " m'arriver par un meilleur canal que par les mains de mon " vieux père. Je vous prie donc de me bénir ce jour-là, tout " comme si j'étais agenouillé devant vous. "

Au Séminaire comme au pensionnat de Ste Marie, Achille gagna l'estime et la bienveillance de tous. On admirait la gravité et la simplicité de sa conduite ; on recherchait la franchise de sa conversation et la bonté de son cœur. Chez lui, ni taciturnité, ni bruyante gaieté ; mais une humeur toujours égale, une communication facile avec ses condisciples, un res-

pect sans froideur ni timidité envers ses maîtres et ses supérieurs. Sa complaisance n'avait rien d'obséquieux. Au besoin, s'il soutenait avec chaleur son opinion, il ne refusait pas d'écouter son adversaire et s'abstenait de toute parole blessante. Toujours il exerça un merveilleux ascendant sur tous ceux qui l'approchaient.

C'est la coutume au Séminaire, que les élèves des dernières années organisent certaines fêtes, soit pour la classe, soit pour toute la communauté. Achille savait rallier tous ses condisciples à un projet et les maintenir dans une cordiale entente. Les rhétoriciens de 1876 ayant décidé de se réunir dix ans plus tard, il fut chargé, à titre de Président, de s'occuper de l'exécution de ce projet. Hélas ! il ne présidera pas cette fête. Seul, son souvenir y sera présent et y dominera cette réunion de frères.

Nous n'avons rien dit de sa piété. Pouvait-elle ne pas croître dans cette atmosphère bénie ? Toutes les semaines, il se confessait et communiait. Sa vertu consistait à observer fidèlement le règlement de la maison et à bien employer ses années d'étude. Un moment, par distraction ou par faiblesse, il pouvait enfreindre la règle ; jamais, par malice ! Plus d'une fois, près d'un condisciple trop facilement irrité par un reproche ou par une punition, il fut l'ange du calme et de la paix. Il évitait de relever ou de critiquer les fautes ; par sa conduite il invitait à faire mieux.

Dès sa première année au Séminaire, il mérita d'être admis dans la Congrégation de la sainte Vierge. Ce fut le huit décembre, fête si belle et si touchante pour les congréganistes, qu'il se consacra à la Vierge immaculée. Ainsi se préparaient de loin des engagements et des vœux plus solennels. On lui confia le soin de la chapelle. L'heureux sacristain brilla par son zèle et par son goût pour orner le sanctuaire

aux fêtes de Marie. Les jours de congé, à Maizerets, Achille ne manquait pas de se joindre à quelques amis, congréganistes comme lui, et de dire les Heures de la Vierge. En vacances, recevait-il la visite d'un ami, on le voyait sortir de la maison paternelle, traverser le vallon, puis gravir une éminence voisine, appelée le mont Ste. Marie. Là, sous les arbres résineux, et contemplant la beauté du ciel, il récitait avec son ami son cher Office de la sainte Vierge. A cette même époque de l'année, il accomplissait fidèlement son pélérinage au sanctuaire de sainte Anne dans la Beauce.

Le monde admirait ce vertueux jeune homme et le proposait volontiers comme un modèle. Peut-être, Achille lui-même était-il satisfait ? Plus tard, lorsque la lumière se fit plus grande dans son âme, cette vie du Séminaire lui parut un abîme de misères. Il croyait rechercher Dieu, et à son insu, dupe de l'amour-propre, c'était lui-même, pensait-il, qu'il avait recherché dans ses travaux, dans ses amitiés, dans cette estime universelle dont il jouissait. Devons nous le croire facilement ? On rencontre dans les voies de la sainteté ce qui se passe dans les sciences humaines. Au début, quelque notions générales, quelques principes à peine saisis font déjà croire à l'entière possession de la science. Il faut étudier davantage pour s'apercevoir de son erreur. Certes, l'écolier de S. Sylvestre pouvait être proposé comme un modèle de vertu ; cependant il n'avait pas encore approfondi ni suffisamment pratiqué cette parole qui fait les saints : Renonce-toi toi-même !

II

La vocation

Longe Dominus apparuit mihi., (Jer. 31, 3.)

" J'avais à peine six ans que je songeais déjà à me faire " prêtre. Je ne savais pas alors que ne se fait pas prêtre " qui veut, et je ne songeais pas à la préparation ni aux obli- " gations que requiert la dignité sacerdotale. " (1) *Qu'est-ce donc que l'homme, ô mon Dieu, pour que vous vous souveniez ainsi de lui ?* Voici un enfant de six ans, d'une famille inconnue, sans richesses, auquel personne ne pense, et vous, le Dieu du ciel, qui n'avez besoin de personne, vous prenez intérêt à cet enfant, vous vous inclinez vers lui, vous mettez comme un aimant mystérieux et invisible dans cette âme, et, désormais, sur toutes les plages de la vie, elle s'orientera d'elle-même vers le pôle divin du sacerdoce ! Qui pourra scruter ce mystère de l'amour divin, qui appelle avant tout mérite de notre part et qui prépare de loin l'homme de sa volonté ? Bientôt le Seigneur fera non-seulement entrevoir le sacerdoce à cet élu de la grâce, il y ajoutera l'auréole de la vie religieuse. Si l'on montrait à l'enfant une image où un saint était représenté avec la couronne et le froc monastique : " Oui je mourrai comme cela, s'écriait-il ! "

Les Frères de la Doctrine chrétienne auraient volontiers ouvert les portes de leur noviciat à l'élève dont ils appréciaient le mérite et les qualités ; mais l'attrait divin le portait d'un autre côté. Les difficultés ne détournent pas Achille de sa vocation. A dix-sept ans, c'est à-dire, à l âge ou d'autres terminent leurs études classiques, il entre au Séminaire

(1) Lettre du 13 novembre 1881.

comme élève de septième, il affronte avec courage la perspective de redevenir enfant, quand déjà il pouvait jouir de sa jeunesse. Suivant la parole de l'Evangile, il connaît un champ qui renferme un trésor caché, et pour acquérir le champ et le trésor, il vend tout ce qu'il possède. Pendant ses études, jamais l'éclat des professions libérales ou de la vie du monde ne le séduit un instant. Il veut être prêtre. Il ne craint pas de l'avouer, et dès lors il fait de sa vie une préparation au sacerdoce.

A l'automne de 1873, les dominicains récemment établis à S. Hyacinthe, parurent à Québec. La ville et le Séminaire accueillirent avec sympathie les fils de S. Dominique. Ce froc monastique qu'Achille entrevoyait dans ses aspirations, devenait une réalité sur la terre du Canada. Avec la prudence qui le caractérisait. Achille ne se livra pas tout d'abord à un attrait irréfléchi. Il étudia, il lut la vie de S. Dominique, celle du P. Lacordaire ; il prit conseil de son directeur, vit les religieux de l'Ordre, écrivit à ceux qu'il connaissait déjà au noviciat des Frères-Prêcheurs. A la fin de la rhétorique, sa décision était prise. Elle était approuvée de son directeur. Un voyage qu'il fit à S. Hyacinthe, pendant les vacances, le confirma dans sa vocation.

Le noviciat se faisait en France, et passer en Europe est un voyage dispendieux. L'aspirant à la vie dominicaine, toujours discret, ne manifesta aucun désir à sa famille, instruite de sa résolution. On lui avait d'ailleurs donné quelque espérance que son noviciat se pourrait faire bientôt à S. Hyacinthe. Il se résigna et rentra au Séminaire, où le secret de sa vocation avait transpiré.

Les parents d'Achille n'auraient pas voulu contrarier leur fils ; toutefois lui-même n'ignorait pas que cette perspective d'une longue séparation et le sacrifice de tant d'espéran-

ces relatives à leur vieillesse les avaient jetés dans l'anxiété. Il leur écrit plus souvent, il leur parle avec plus d'abandon que jamais à Noël ; l'âme remplie du grand mystère d'un Dieu pauvre, anéanti pour nous, il leur adresse cette lettre admirable :

" Mon esprit est tout plein de vous.... Oh ! comme je " vais prier Dieu pour vous, chers parents ! Je le supplierai " de vous donner ce courage héroïque dont a besoin le chré- " tien au jour de l'épreuve. Je lui demanderai de vous accor- " der de longs jours sur cette terre, afin que je puisse réjouir " votre vieillesse.... Enfin j'adresserai au Ciel des vœux " pour moi-même, Car, croyez-le bien, aucun de vous n'a " plus besoin que moi de l'assistance divine...

" Hier soir, je suis allé marcher longtemps à la cour. Le " temps était d'une beauté extraordinaire, j'ai beaucoup pensé " à vous tous...

" Plus je vais, plus je suis décidé à me faire dominicain. " Vraiment, chers parents, c'est le bon Dieu qui me veut dans " cette vocation ; car il me semble que je n'ai pas pris ma " décision à la légère. Je n'ai rien fait sans prendre conseil " auprès de mon confesseur, et par dessus tout, sans demander " les lumières divines. La vie dominicaine me sourit de plus " en plus. Ne croyez pas, chers parents, que j'aille là par " fantaisie, puisque la vie dominicaine est dure et pleine de " mortifications et de pénitences. Je vais là dans le but de " servir Dieu et de sauver plus facilement mon âme. Vous " qui me connaissez un peu, vous savez combien j'ai besoin de " faire pénitence..

" D'ailleurs, chers parents, ne prenez pas de chagrin à " cause de cela. Je ne sais pas quand je partirai.. Je pour- " rai encore vous voir plus tard, car les dominicains vont voir " leurs parents et les reçoivent... Si de votre côté le sacrifice

" est immense, croyez bien qu'il ne l'est pas moins à mon " cœur. Vous savez, chers parents, combien j'aime à donner, " à vous témoigner ma reconnaissance par des signes exté- " rieurs. Or ce n'est pas peu de chose pour moi de renoncer " pour toujours au bonheur de secourir ceux des miens qui " pourraient venir dans le besoin. Oui, vous quitter, renoncer " au bonheur de vous secourir : voilà la seule pensée qui me " fait hésiter. Mais après tout, en considérant la bonté de " Dieu à votre égard et au mien, en songeant au nombre et à " la grandeur de mes péchés, je me suis dit : Dieu qui ne " laisse pas périr le petit oiseau des champs, saura bien veiller " sur ma bonne famille, et moi, si je n'expie pas mes fautes " ici-bas, il me faudra souffrir rudement dans l'autre monde, " car personne ne fera pénitence pour moi. "

Dans une seule lettre à sa famille, croyons-nous, il parle de " l'incomparable honneur de la vie et de la prédication " dominicaines ; " dans toutes les autres, il rappelle son besoin de faire pénitence. " Il m'en coûte beaucoup de partir... C'est " la voix de Dieu qui m'appelle ; je l'entends chaque jour au " dedans de moi-même ; c'est le besoin extrême que j'ai de " faire pénitence. "—" je persévère toujours dans les mêmes " idées, car j'ai grand besoin de faire pénitence. Dans le " monde, même des gens qu'on appelle bons chrétiens, ne son- " gent pas deux fois par mois qu'il leur faudra mourir et " paraître devant Dieu. "

Ce désir des saintes austérités le pressera toute sa vie. Pendant son noviciat, il lit que dans la province des îles Philippines, les religieux se flagellent chaque nuit après Matines. Il en parle aussitôt à l'un de ses frères et répète plusieurs fois : " Il en faudra faire autant au Canada. "

A l'objection que, prêtre séculier, il pourrait satisfaire également et même davantage son désir de la mortification, il

répondait : “ Non, c'est une règle qu'il me faut. Je me défie de ma liberté. ” C'est vrai ; il ne pourra pas secourir la vieillesse de ses parents, payer la dette si chère de sa reconnaissance. Alors il met dans l'autre plateau de la balance les grandes bénédictions que ce sacrifice paternel et filial ne manquera pas d'attirer, et il sait que la foi de ses parents fera incliner ce dernier plateau. Il tâche de faire accepter, bien plus, de faire aimer le sacrifice. Le croirait-on ? Lui, l'homme de la droite voie, il annonce à sa famille que si aucune circonstance extraordinaire ne l'appelle à Saint-Sylvestre, cet hiver, il prétextera une maladie pour aller la revoir pendant une quinzaine de jours. L'indisposition vint au jour voulu.

L'année s'avançait. En vain Achille levait les yeux de divers côtés ; aucune espérance de noviciat pour les vacances prochaines n'apparaissait. “ Or, écrivait-il à un religieux, une “ fois la détermination fermement arrêtée, une fois le sacrifice “ accepté, et, je dirai, fait à l'avance, les hésitations et les “ retards sont fatigants. Mon bonheur sera au comble, si le “ bon Dieu dispose les choses de façon à me faire entrer au “ noviciat, l'automne prochain. ” Disons à la louange de cette âme virile, qu'au milieu de ces incertitudes, elle vivait dans la même paix, dans le même abandon entre les mains de Dieu. *Que nous vivions ou que nous mourions, nous appartenons toujours à Dieu :* ce texte sacré était l'une de ses maximes favorites.

Un condisciple d'Achille, celui-là même qui devait l'assister, à l'heure de la mort, dans le combat contre le grand ennemi, aplanit toutes les difficultés. On pouvait aller faire le noviciat en France. En conséquence, quelques semaines avant les vacances de 1877, trois postulants dominicains disaient adieu à leurs maîtres et à leurs amis du Séminaire de Québec.

Le jour de la nativité de la Bienheureuse Vierge Marie,

le huit septembre, nos postulants quittent le port de Québec. Le vaisseau s'éloigne, le vieux promontoire et les toits de la ville s'abaissent, mais le cœur de ceux qui partent pour de longues années ne s'éloigne pas. Au rivage, il y a des amis. Là-bas surtout, dans un humble et cher village, il y a une mère. " On ne peut avoir une meilleure mère que celle dont " je me glorifie d'être le fils. C'est une chose rare qu'une " mère qui sait unir la tendresse à l'énergie. Eh bien ! la " mienne possède à un haut degré ces deux vertus. Comme " elle était grande, comme elle était noble en ce jour terrible, " où il me fallut lui dire un adieu de six ou sept ans ! Je la " vois encore, debout, le regard plein de tendresse et de rési- " gnation, refoulant en elle-même ses propres sanglots, et " trouvant au milieu de sa douleur des paroles de consolation " pour mes sœurs éplorées. Vraiment je ne savais qu'admirer " le plus de son amour ou de sa grandeur d'âme ; mais l'un et " l'autre me pénétraient jusqu'au fond de l'âme et m'arra- " chaient d'abondantes larmes. Je ne t'ai rien dit de cela, " lorsque, six heures plus tard, je causais avec toi auprès de " ta table de travail. C'est qu'en ce moment, il ne m'était " pas possible de m'arrêter à de si douloureux souvenirs. " Encore aujourd'hui, ce n'est pas sans une profonde émotion " que je trace ces lignes , et, seuls, le bonheur de désirs satis- " faits, l'assurance où je suis d'avoir répondu aux desseins de " Dieu m'empêchent de regretter cet acte le plus héroïque, " mais le plus douloureux de ma vie. Ce que le chrétien fait " pour Jésus-Christ, jamais il ne doit le regretter. " (1)

La traversée fut heureuse. Chaque soir, les postulants dominicains et leurs amis se réunissaient sur le pont, à l'arrière du vaisseau, et, lorsque la nuit s'étendait sur l'Océan, ils chantaient un cantique à l'Etoile de la mer. Encore sur le

---

(1) Lettre du 24 août 1878.

Maravian, Achille écrivait à son ami : “ *Gratias agamus* “ *Domino Deo nostro.* Il y a bien à remercier Dieu et sa “ bienheureuse Mère pour tous les bienfaits dont ils nous ont “ comblés pendant la traversée.

“ Je suis dans le calme le plus profond... J'ai bien pleuré “ en embrassant ma mère, mon père, mes sœurs et mes frères ; “ mais tu as vu avec quelle tranquillité d'esprit, j'ai laissé “ Québec et tous mes bons amis. Ce n'était pas que je fusse “ content de vous quitter, ce n'est pas que j'aie le cœur de “ glace en présence de mes bons amis du Séminaire ; mais au “ moment du départ, je comparais mon départ de Saint-Syl- “ vestre à celui de Québec, et je trouvais la différence tellement “ énorme que le dernier ne me semblait pas capable de me “ faire saigner le cœur, car *les larmes,* a dit quelqu'un, *c'est* “ *le sang du cœur.* ”

III

Amiens—Le Noviciat

Adhuc unum tibi deest... veni sequere me. Luc, *18, 22.*

Le deux octobre 1877, au son de la cloche, tous les religieux du couvent des Frères-Prêcheurs, à Amiens, se réunissent dans leur salle capitulaire. Le Prieur prend place au fauteuil devant l'autel, et on introduit dans la salle trois jeunes gens, vêtus d'habits séculiers. Ils se prosternent la face contre terre et les bras étendus en croix. Le Prieur leur adresse la parole : “ Que demandez-vous ? ”—La miséricorde de Dieu et la vôtre, ” répondent-ils. Il se relèvent et le Prieur leur expose les obligations de la vie d'un Frère-Prêcheur,

“ afin que vous ne prétendiez pas un jour avoir été trompés “ par nous, ne supposant pas qu'il y eût tant de choses diffi- “ ciles dans notre genre de vie. ” Il leur dit les trois vœux de religion ; la pauvreté par laquelle on ne peut dire de rien : ceci est à moi ; la chasteté qui interdit même le désir de jouissances légitimes dans le monde ; l'obéissance perpétuelle, selon qu'elle est déterminée par les Constitutions.

L'Ordre a de plus adopté certaines observances monastiques. Elles ne sont pas la fin de la vie religieuse ; elles servent à dompter plus sûrement la chair et la volonté. Ces observances sont : le jeûne de tous les vendredis de l'année, celui de tous les jours, les dimanches exceptés, depuis l'exaltation de la Sainte Croix (1) jusqu'à Pâques, l'abstinence perpétuelle et les veilles sacrées pour les Matines. “ Cependant “ comme la religion est discrète, sachez que le Supérieur *pour* “ *de justes motifs*, saura user envers vous d'indulgence en ce “ qui regarde les veilles et les austérités. ”

“ Et quand vous aurez bien fait toutes ces choses, vous “ recevrez par surcroit des réprimandes et des mépris. Il vous “ faudra porter des vêtements vils et déchirés : toutes choses “ très pénibles à la nature, mais auxquelles est réservée une “ grande récompense, la vie éternelle. Déclarez-nous donc si “ vous vous sentez disposés à observer, selon votre pouvoir, “ tout ce que nous venons de vous proposer ? ”

Les postulants répondent : “ Nous le voulons ! ” et ils s'avancent vers le Prieur. Toute la communauté chante le *Veni Creator*, car c'est vraiment une œuvre de l'Esprit-Saint que de renoncer au monde pour suivre Jésus-Christ. Pendant ce temps, on les revêt de la robe blanche des Frères-Prêcheurs, du scapulaire donné par la Vierge et de la chape noire, symbole de l'humilité et de la pénitence. On les conduit en pro-

(1) 14 septembre.

cession au chœur, et après le *Te Deum,* le Prieur s'adressant au premier des nouveaux religieux : " Dans le siècle, dit-il, vous vous appeliez Achille ; en religion, vous vous appellerez Vincent. "

Un nouveau nom annonçait une nouvelle vie. Les trois postulants canadiens, vêtus de l'habit de Saint-Dominique, montèrent au noviciat avec leurs nouveaux frères et les portes de la clôture se fermèrent sur eux.

Dans ses *Moines d'Occident,* le comte de Montalembert combat une erreur qui a toujours cherché à prévaloir dans les esprits. Le cloître serait fait pour les âmes incapables de se conduire elles-mêmes, ou pour ces âmes molles et rêveuses qui, effrayées par les luttes de la vie, cherchent sous de gothiques arceaux une existence toute souriante d'idéal et de poésie. A l'ombre de ces murs fortunés, on ne connait ni les ardeurs du soleil, ni les fureurs des tempêtes. Plus de cœurs froissés, brisés par le délaissement ou l'injure ; mais dans un calme inaltérable et sur un océan de dilection fraternelle, la sainte nacelle du religieux vogue d'elle-même vers le port du salut.

Juste appréciateur des choses, Dante fait dire, dans son Paradis, au Docteur Angélique : " Je fus l'une des brebis du " saint troupeau que Dominique conduisit dans le chemin où " la volonté se fortifie si elle ne s'égare. " (1) En effet aucun état n'exige un plus grand exercice ni une plus grande force de volonté que la vie religieuse. Les saints docteurs ne craignent pas de la comparer au martyre qui est l'acte suprême de la vertu de force. Comment une âme, incapable de se conduire elle-même, suivra-t-elle toujours le chemin si difficile et parfois si obscur de l'obéissance ? Si le cœur n'est pas rempli de l'amour de Jésus-Christ, amour qui doit toujours porter au

(1) Canto X.

sacrifice, au renoncement de soi même, l'idéal et la poésie s'évanouissent bientôt. La gloire des longs jeûnes et des abstinences ne séduit pas longtemps ; la poésie des saintes veilles fait place à la prose du sommeil ; et au charme du silence succède l'ennui de l'isolement. Le Christ l'a dit : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive !

Il faut aussi la vocation. Bien que la vie religieuse soit un conseil, encore faut-il que ce conseil vienne de Dieu et non pas de l'homme. Elle est un refuge contre les périls de l'état séculier et les faiblesses de sa propre nature ; toutefois la solitude sans l'attrait des choses divines est un piège et conduit à la mort. Cet attrait, s'il est durable, ne peut venir que de l'Esprit-Saint. Ajouter aux obligations de la vie chrétienne les trois vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, ce n'est pas prendre un moyen terme accommodé à la facilité de tous ; non, c'est embrasser un état de perfection, réservé au petit nombre. Encore, dans ce petit nombre, il y aura bien des défaillances.

Il suffit de voir le fr. Vincent dans son nouvel état pour être persuadé qu'en disant adieu à sa famille, et en franchissant les mers pour entrer dans un Ordre illustre, il n'avait cédé à aucune pensée de vanité, à aucun entraînement de l'imagination. Ce n'est pas qu'il prétendit s'enfermer dans une solitude éternelle, refuser plus tard sa part de travail et ne pas reparaître sur la scène du monde ; il acceptait toute la vie du Frère-Prêcheur avec ses alternatives de solitude et de ministère apostolique. Parfois, dans une sainte ardeur, il se croyait capable de tout pour servir son Ordre au Canada, soit par le conseil, soit par l'action ; puis il s'humiliait devant Dieu, il demandait que ses propres péchés ne fussent pas un obstacle aux desseins de la Providence, une malédiction sur

les travaux de ses frères. Avec toute sa faiblesse et vos dons, Seigneur, il se remettait entre vos mains, et toute sa carrière ne devait se poursuivre que dans le champ de l'obéissance.

Les premiers jours de noviciat furent un peu sombres " à " cause du souvenir de ma famille, de mes nombreux amis et " de mon cher Séminaire, qui m'obsédait sans cesse, faisant " sentinelle le jour et la nuit afin de s'introduire par la pre- " mière issue laissée libre " (1). Si les parents et les amis étaient restés de l'autre côté de l'Océan, il y avait quelqu'un qu'autrefois Achille avait rencontré dans l'église de son village, qu'il avait revu avec bonheur dans la chapelle de son cher Séminaire et qu'il retrouvait maintenant au delà des mers C'était Jésus-Christ dans son très-saint Sacrement.

" Quand douze cents lieues nous séparent de ceux que " nous aimons, c'est alors que l'on comprend cette parole de " l'Imitation : *Vous ne pouvez bien vivre sans un ami.* Voilà " pourquoi me trouvant séparé de mes bons amis du Sémi- " naire, j'ai résolu d'en chercher un autre ; mais je veux que " ce soit un ami dont je n'aie jamais à regretter l'absence, qui " m'accompagne dans la solitude comme dans le bruit du " monde, dans la félicité comme dans les épreuves. Tu le " connais cet ami, n'est-ce pas ? Eh bien ! je le poursuivrai " avec ardeur, avec persévérance jusqu'à ce que je le possède. " C'est en lui que je t'aimerai à l'avenir et c'est en lui que " j'aimerai tous ceux que j'ai laissés là-bas.

" Je pense très-souvent à mes amis et à ma famille, mais " sans ressentir d'ennui, ce qui me surprend. Lorsque j'étais " en vacances, et que je me prenais à songer *aux écoliers*, " j'éprouvais un véritable malaise : rien de tout cela ! C'est " qu'aujourd'hui je suis dominicain, c'est qu'ici j'ai toujours

(1) Lettre du 3 novembre 1877.

" mon crucifix devant les yeux ; c'est que tout à côté de moi,
" il y a un magnifique oratoire, où Notre-Seigneur habite le
" jour et la nuit. Là je vais faire ma méditation ; là, je vais
" adorer le Très-Saint Sacrement ; là; je récite chaque jour
" l'office entier de la sainte Vierge. Juge si, avec cela, l'ennui
" est possible à une âme qui a seulement un *brin* d'amour
" pour Notre-Seigneur Jésus-Christ ou qui a le désir de l'ai-
" mer. Je suis donc heureux, oui, heureux, et tu peux le
" croire puisque je te le dis. " (1)

" Un seul mot suffit pour te faire connaître comment je
" me trouve ici, je suis *heureux*. Je pense très souvent au
" Séminaire et à vous tous, mais sans éprouver d'ennui ; ce
" qui m'est une preuve que je suis où Dieu me veut. Je vis
" paisible, aimant ma petite cellule, oubliant les bruits de
" l'extérieur, ne redoutant rien, pas même la révolution, et
" m'abandonnant tout entier à Dieu. " (2)

Le noviciat simple ou l'année de *probation* est destinée à former le novice à la vie religieuse. L'assistance chorale à toutes les Heures de l'office et à la messe conventuelle, le service des messes privées, la récitation intégrale du petit office de la sainte Vierge, environ deux heures d'oraison, des lectures spirituelles ou des conférences, la visite au saint Sacrement : voilà chaque jour la part de la piété. Le novice doit en même temps s'initier aux rites sacrés de la liturgie et étudier ces Constitutions de l'Ordre qui seront le livre présenté contre lui au tribunal du Souverain Juge. Dès le noviciat, on trouve aussi le chapitre avec les proclamations détaillées des fautes contre la règle, les réprimandes, les mépris, les humiliations dont a parlé le Prieur au jour de la vêture.

Sous l'action de l'Esprit de Dieu, le fr. Vincent s'appliqua

---

(1) Lettre du 5 novembre.
(2) Lettre du 23 novembre.

à l'observance de sa règle. Le premier à tous les exercices, il édifiait par son recueillement et sa piété. Au chœur et à l'oratoire, on le sentait pénétré de la présence réelle de Notre-Seigneur. Son âme, bien plus que ses lèvres, récitait l'office divin. Sa piété suivait avec amour les diverses phases de l'année liturgique. Au saint temps de Noël, comme elle était douce et compatissante ! De la Septuagésime à Pâques, les offices qui, chaque semaine, rappellent les souffrances du Sauveur, imprimaient à cette âme aimante les stigmates de la Passion et lui inspiraient les plus généreux sacrifices. Avec quelle dévotion, au jour de leur fête, il invoquait et louait le glorieux Patriarche et les saints de l'Ordre dominicain : Ste Rose de Lima, la première fleur de sainteté des Indes Occidentales, S. Louis Bertrand ce grand apôtre de l'Amérique, et son patron, S. Vincent Ferrier, que Notre-Seigneur envoya comme l'ange du jugement dernier.

Aucun novice n'étudiait avec plus d'ardeur les Constitutions de l'Ordre, le passé et les traditions de la famille dominicaine. Tout le texte de la règle était sacré pour lui, il n'en parlait jamais qu'avec la plus grande vénération. Il lisait la vie de nos saints, nos frères et nos modèles, sachant qu'on ne peut trop se pénétrer de leur esprit, sachant également que l'imitation de leurs austérités exige une grande discrétion et une humble obéissance. Aussi, lorsqu'il remontait à l'oratoire du noviciat après Matines, il ne dépassait pas le quart d'heure *permis*.

Par le jeûne et l'abstinence, par les autres observances de la règle, il réalisait son désir de faire pénitence. Il accomplissait tout avec un grand esprit de foi, d'humilité et de mortification. Plus la nature répugnait à cette abnégation d'elle-même, plus il s'armait de courage et de volonté. Il implorait Jésus-Christ son Dieu, et il triomphait de lui-même. Dans

tout le cours de cette notice, je n'avance aucun détail, même le plus léger, sans un témoignage très-fidèle. Deux fois la semaine, le fr. Vincent soumettait ses épaules à la flagellation et pratiquait d'autres austérités. Une planche nue lui servait de lit. Cependant, si le Père-Maître prescrivait de jeter une paillasse sur cette planche, ou bien d'aller dîner au petit réfectoire, où l'on sert un peu de viande aux frères malades ou fatigués, le novice obéissait aussitôt avec simplicité, parce que l'*obéissance vaut mieux que le sacrifice.*

Une des mortifications les plus pénibles pour lui, soit à Amiens, soit à Flavigny, fut de supporter le froid de l'hiver, sans rien ou presque rien pour le combattre. Seule, la salle commune était chauffée. Au chœur, au réfectoire, en cellule ou sous les cloîtres, il fallait se contenter du soleil du bon Dieu, et encore le soleil se montrait-il rarement. Les mains de notre frère, toutes couvertes d'engelures, disaient assez la souffrance qu'il endurait sans se plaindre.

On peut dire que le caractère de sa piété était une grande simplicité. Aussitôt qu'il avait entendu la parole du Maître, il voulait et il agissait. Pour lui se réalisait la parole de l'Ecriture : *La loi de Dieu est une lumière pour mes pas.* Même au milieu de l'épreuve, son âme restait éclairée et voyait sûrement sa route. Il ne perdait pas un seul instant en tâtonnements ou en détours. Il ignorait ces tourments d'une piété inquiète, toujours portée à se plaindre de Dieu ou d'elle-même. " J'ai toujours eu le bon esprit de m'appliquer à " être content de mon sort, avouait-il ingénument. Tant " d'autres poursuivent un but tout opposé. " Il fuyait surtout ces désirs de perfection qui se portent continuellement vers l'avenir sans rien faire pour le présent. Jésus-Christ dans la sainte communion devenait de plus en plus la vie de son âme et lui disait comme autrefois à Augustin : " Je suis la nourri-

" ture des forts, grandis et reçois-moi. Tu ne me transforme-
" ras pas en toi, mais je te transformerai en moi. "

Ainsi cheminant par la voie très-sûre de l'obéissance et de la simplicité, il voyait son année de noviciat s'écouler dans la paix. Ses supérieurs l'avaient en singulière estime et faisaient reposer sur lui de grandes espérances ; son Père-Maître l'avait nommé doyen du noviciat, charge qu'il remplira également à Volders à la satisfaction de tous ; ses frères le chérissaient et lui, il se remettait de plus en plus entre les mains de Dieu. S'il reconnaissait au dedans de lui-même l'abondance de la grâce, il constatait aussi l'effrayante faiblesse de notre pauvre nature, sa pente au péché, les révoltes continuelles de l'orgueil et de la sensualité, qui font de *la vie de l'homme sur la terre un continuel combat* " La nature et le
" cœur crient encore dans le silence du cloître, mais les accents
" de Jésus dominent toutes ces clameurs intempestives. "

" Personne plus que toi ne sait avec quelle ardeur j'ai
" désiré la vie religieuse. Elle m'apparaissait comme l'idéal
" du bonheur ici-bas, comme le sommet élevé d'où le voyageur
" contemple plus à l'aise les merveilles des cieux, et d'où il
" voit, sans les craindre, les ombres mêlées de cris et de
" tumulte qui couvrent la plaine. En outre la vie religieuse
" me paraissait un préservatif contre les faiblesses de ma
" pauvre nature. Eh bien ! Je ne me suis pas trompé. Si je
" n'ai pas savouré absolument toutes les joies qu'elle peut
" donner, c'est que je m'en suis montré indigne, que j'ai encore
" trop ouvert mon cœur aux choses du dehors. La vie reli-
" gieuse a ses ennuis, je le sais ; mais toutes les vies, pourvu
" qu'elles s'appellent humaines, sont dans ce cas. Cependant,
" ce que tous les états de vie n'ont pas, ce sont les grâces et
" les mérites de l'état religieux. Je suis donc parfaitement
" heureux d'avoir été choisi de Dieu pour un si saint état ; je

“ l'en remercie tous les jours. Mes deux compatriotes et moi, “ nous prononcerons nos vœux le deux octobre. ” (1)

Au jour de la vêture, le Prieur, au nom de l'Eglise, avait dit : “ Nous vous donnons une année pour éprouver notre “ genre de vie. Si, par hasard, notre règle ne vous plaît pas, “ vous et nous, nous gardons notre entière liberté. ” L'année touchait à sa fin. Par un vote unanime, les Pères du couvent appelaient le novice à la profession. Quant au novice, il écrivait plus tard : “ La Providence m'a accordé cette grâce “ de ne jamais douter un seul instant de ma vocation, ce qui “ ne contribue pas peu au bonheur de ma vie religieuse. ”

La cérémonie de la profession religieuse dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs se fait avec la plus grande simplicité. Vers la fin des complies, quand les religieux, placés en couronne devant l'autel, suivant la coutume de chaque soir, finissent de chanter le *Salve Regina,* le Prieur monte à l'autel , le fr. Vincent se prosterne alors et demande de nouveau la *miséricorde de Dieu et de l'Ordre.* Puis se relevant, il met ses mains dans celles du Prieur ; il “ promet à Dieu, à la sainte “ Vierge, à S. Dominique et aux supérieurs légitimes de “ l'Ordre, d'être obéissant, selon la règle et les Constitutions “ des Frères-Prêcheurs, *jusqu'à la mort.* ”

Qui pourrait exprimer le bonheur et la jubilation d'une âme au moment de sa profession ? Elle le sent : ce n'est pas un simple mouvement de ferveur, un acte qui passe ; non, c'est toute sa vie, c'est toute elle-même qui est prise et emportée par ces vœux ; je suis à jamais au Dieu que j'ai vu et entendu, au Dieu que j'ai aimé et cherché ! Les vœux simples sont perpétuels. Hors le cas où le Souverain-Pontife en relève, ils obligent pour toute la vie, de sorte que, trois ans plus

(1) Lettre du 24 août 1878.

tard, le profès dominicain n'est pas libre de reculer devant les vœux solennels et de retourner au monde. Ajoutons avec S. Thomas, que la profession religieuse, si le novice est alors en grâce, opère comme un second baptême : elle remet tous les péchés et toutes les peines temporelles dûes au péché. D'elle-même, en effet, cette profession irrévocable, ce don complet de l'homme à Dieu, est un acte parfait de charité.

IV

Flavigny – Les Etudes

Sapientia œdificavit sibi domum. Ego sapientia... eruditis intersum cogitationibus.—Sap, IX, 1 - VIII, 12.

Le profès était alors envoyé du couvent d'Amiens à celui de Flavigny, en Bourgogne. Toutefois il ne rompt pas entièrement avec sa première vie. Quatre années entières, il doit rester dans la retraite du noviciat et sous la direction d'un Père-Maître. Il ne doit prendre aucune part au gouvernement de la maison, il n'a de voix au chapitre que pour s'accuser. Aucun souci du dehors ne doit venir le distraire : il vit avec Dieu et avec ses livres.

Les études commencent par deux années de philosophie. Faut-il dire que dans l'enseignement de la philosophie comme de la théologie, la doctrine exposée dans nos couvents est celle du Docteur Angélique, de S. Thomas d'Aquin ? Dès la fin du treizième siècle, l'Ordre voulut que " le vénérable frère Thomas " fît loi dans les écoles dominicaines. Les philosophes suivent aussi les cours de lieux théologiques et d'Histoire ecclésiastique. Le fr. Vincent reprit avec ardeur l'étude de la

philosophie. " La vie de Flavigny me va parfaitement bien. " Nous sommes écrasés par l'ouvrage, mais les jours n'en pas- " sent que plus vite. " La grandeur, l'enchaînement, l'unité de la philosophie thomiste le frappait d'admiration. D'un esprit lucide, d'un jugement droit, il saisissait et approfondissait les questions. Au lieu de précipiter son jugement, il savait attendre de nouvelles études, de nouvelles lumières. Il recourait aux opuscules du Docteur Angélique et à son commentaire du Philosophe. Le travail est aride ; c'est un pénible labeur de l'intelligence ; cependant, s'il n'est point fait, plus tard, en théologie, la doctrine du Maître restera en quelque sorte une semence inféconde dans l'intelligence du disciple.

Trois fois la semaine, ont lieu des exercices scolaires dont les élèves, à tour de rôle, font tous les frais. Le philosophe comme le théologien doit prêcher, lire une dissertation et soutenir une thèse latine ou *circulus*. Le fr. Routier paraissait avec honneur dans ces joûtes de l'école. On admirait surtout sa prédication, pleine de chaleur et de simplicité.

Après la philosophie vient la théologie. L'objet des études change, la vie reste la même. La *Somme* de S. Thomas est donnée comme manuel à tous les étudiants et expliquée matin soir par les Pères lecteurs. (1)

Vers ce temps, furent publiées les lettres de Léon XIII qui proclamaient une fois de plus l'excellence de la doctrine de St. Thomas et invitaient les écoles catholiques à suivre

(1) Le titre de *lecteur* dans l'Ordre de S. Dominique correspond à celui de *docteur* dans les universités modernes. Ce titre peut s'obtenir à la fin du cours de théologie. Après de nouveaux examens et treize ans d'enseignement, les *lecteurs*, déjà devenus *bacheliers*, peuvent être promus au grade de *maîtres* en théologie. L'Ordre a conservé les degrés et les titres de l'ancienne Université de Paris, où les premiers degrés donnaient le pouvoir de *lire*, c'est-à-dire d'enseigner, et permettaient au *bachelier* qui enseignait de devenir plus tard *maître* ou *docteur* dans la grande Université.

entre toutes cette lumière très-pure, cet astre incomparable que Dieu a fait lever sur la sainte Eglise. Les lettres du Souverain-Pontife furent accueillies avec allégresse par tout l'Ordre de S. Dominique. " C'est une grande et féconde idée, " écrivait le fr. Routier, que celle qui a déterminé Léon XIII " à remettre en vigueur dans l'Eglise la philosophie et la " théologie scolastiques. La génération actuelle, engouée " qu'elle est des sciences physiques et mécaniques, ne se con- " tente pas de livrer à l'oubli, mais encore méprise les études " philosophiques. C'est une erreur funeste... Quant à la " théologie, S. Thomas en reste le maître incontestable et " l'on aura beau se charger la tête de volumes entiers de cas " de conscience, on ne sera jamais théologien, tant qu'on igno- " rera les grands principes qui expliquent la convenance et la " rationalité de nos mystères. Mais ces principes, il les faut " aller puiser à leur source. Or, la source, d'après Léon XIII " lui-même, c'est le Docteur Angélique... Je fais mon devoir : " J'étudie S. Thomas selon la volonté de mes supérieurs et la " coutume de notre Ordre ; mais je constate à chaque instant " que mon intelligence n'est pas proportionnée à la nourriture " qu'elle reçoit.

" J'ai reçu ce matin une *effigie* parfaite de S. Thomas. " Je l'ai placée sur ma table, à côté de S. Vincent Ferrier, en " le priant de nouveau de m'inculquer un peu de sa science, " de son humilité, de sa pureté angélique. "

" Si comme vous j'avais reçu de Dieu cinq talents, man- " dait-il encore à ses amis de la Propagande, je croirais de " mon devoir strict de lui rendre, comme vous, le double de ce " qu'il m'aurait donné. Non ! je n'ai pas une moindre ambi- " tion et je compte ne pas enfouir sous terre l'unique talent " que j'ai reçu du ciel. "

Les théologiens doivent suivre aussi les cours d'Ecriture-

Sainte et de Droit Canon. Le fr. Routier étudiait la Bible et S. Thomas avec son esprit et son cœur. Il tâchait de se les approprier. Ce travail l'élevait continuellement à Dieu. Jamais il ne commençait son étude sans se mettre à genoux pour implorer le secours de la lumière divine. Avec quelle ardeur, avec quelle piété, il s'attachait aux articles de S. Thomas sur l'Incarnation ou sur le vénérable Sacrement de l'autel ! " J'en suis enthousiasmé et qui ne le serait ! Oui, tu " le dis bien, quelle simplicité et quelle élévation à la fois !... " rien n'a donné à mon esprit d'aussi vives satisfactions que " les vingt-quatre principaux articles de S. Thomas sur l'Eu-" charistie. Pas de subtilités métaphysiques dans l'Ange de " l'école, pas de distinctions à éreinter l'intelligence, pas de " nuages jetés à dessein sur le petit rayon de lumière que " projette la foi sur cet insondable mystère. '

Notre excellent frère savait avec sa discrétion habituelle unir la vie active à la vie contemplative, l'étude à la piété, de manière que l'une fût toujours aidée par l'autre. Il ne laissait en retard aucun de ses exercices de piété ; sa lecture spirituelle, sa Vie de Saints trouvaient leur temps ; le saint Sacrement dans l'oratoire du noviciat recevait ses fréquentes visites. Vrai fils de S. Dominique, il n'aurait pas voulu passer une seule journée sans déposer aux pieds de Marie la couronne complète du Rosaire. Lorsqu'il marchait sous le cloître, j'ai toujours crû au mouvement de ses lèvres, qu'il disait le petit Office de la sainte Vierge, lorsque les rubriques dispensaient de le réciter au chœur avec l'office du jour. Comme le saint abbé de Clairvaux, il se demandait : " Qu'es-tu venu faire ici ? " et chaque jour, avec patience, avec confiance en Dieu, il se remettait à l'œuvre de sa sanctification.

Plus il considérait l'avenir et la grandeur de sa vocation, plus ce bon religieux s'efforçait de correspondre aux dons de

la grâce. Comme le principe et l'agent de la vie surnaturelle en nous n'est pas l'esprit de l'homme, mais celui de Dieu, notre frère travaillait sans cesse à substituer cet Esprit d'en haut au sien propre, à juger, à estimer les choses non d'après le goût de la nature, mais au poids du sanctuaire. Aux observances monastiques du lever de nuit, du jeûne, de l'abstinence, il continuait d'ajouter la discipline, et, pendant l'été, il couchait sur la planche nue. Cette conduite austère n'était pas dictée par la vaine gloire ou un orgueil secret ; il agissait en toute simplicité. D'une part, il ne sentait aucun besoin de demander des dispenses, et de l'autre, l'obéissance ne les lui imposait pas.

Sa rare perfection consistait à faire chaque chose à l'heure voulue par la règle. A l'étude, il étudiait , au chœur, il priait ; en récréation, il s'amusait, fuyant également la dissipation et la taciturnité. Le jeudi, il sortait gaiement à la promenade. Une fois le mois, le congé doit prendre toute la journée. Il fallait voir cette blanche escouade d'étudiants, sortir dès l'aube de la grande porte de Flavigny. La côte résonne sous les gros souliers et les bâtons ferrés. Bientôt—*haud passibus æquis*—il y a les avants-coureurs qui reviendront donner leurs découvertes topographiques pour le campement de midi : viennent ensuite le gros de l'armée et l'arrière-garde occupée à compter les pierres milliaires. Après le dîner et l'heureux rétablissement des forces, les uns rentrent au couvent, les autres, les *marcheurs*, dont fait toujours partie le fr. Routier, filent quinze, vingt kilomètres (quatre ou cinq lieues) dans leur après-midi. Les environs de Flavigny se prêtent admirablement à ces excursions. Ces vallées, ces côteaux offrent dans leur succession rapide des horizons toujours variés. Les villages clair-semés laissent à cette partie de la Bourgogne le caractère d'une campagne paisible, presque solitaire. Puis le moyen âge et les moines ont laissé tant

de souvenirs sur cette terre ! Voici Semur et sa magnifique église du onzième siècle ; voici S. Thibault ; comme ils sont hardis ces meneaux des grandes fenêtres du chœur ! Voici Oignies où habitaient les chanoines de Ste Geneviève. Du côté de Montbard, patrie de Buffon, est l'abbaye de Fontenay, assez bien conservée avec son cloître et son église romane. Le pape Eugène III, accompagné de onze cardinaux, en vint faire la dédicace à la prière de S. Bernard. Sur cette colline qui s'avance dans la plaine des Laumes, entre la vallée de l'Oze et celle de l'Ozerain, la vieille Gaule celtique évoque ses douloureux souvenirs. L'ancienne Alise, il est vrai, n'est plus aujourd'hui qu'un village nommé Ste Reine. Mais du haut de la montagne, la statue du héros gaulois Vercingétorix domine encore toute la contrée.

" Flavigny possédait autrefois une abbaye de Bénédictins, une collégiale de chanoines, et un château seigneurial, et le parlement de Bourgogne y avait siégé au temps de la Ligue. " (1) De l'abbaye il ne reste plus que la maison abbatiale, la collégiale est devenue l'église paroissiale et les Ursulines ont transformé le château en couvent et en pensionnat. La toute petite ville montre encore son enceinte crénelée et ses deux portes de guerre. Le couvent des Dominicains, bien que spacieux, n'offre rien de remarquable. Seulement des terrasses du jardin, à la pointe de la colline, l'œil contemple avec plaisir la vallée de l'Ozerain, l'ancienne Alise et les côteaux qui l'entourent.

Malgré sa monotonie, la vie du noviciat avait de temps en temps ses jours extrordinaires. Aujourd'hui c'est l'arrivée d'un frère ; demain le départ d'un autre. Les fêtes de l'ordination surtout sont un évènement. Le nouveau prêtre arrive au milieu de ses frères qui lui portent une sainte envie et le

(1) Lacordaire, Testament.

Magnificat s'échappe de toutes les poitrines. Pendant que chacun vient recevoir une première bénédiction et baiser les mains consacrées par l'onction sacerdotale, les voix répètent : *Juravit Dominus.* " Le Seigneur l'a juré et il ne s'en repentira pas ; tu es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech." Un autre jour, de jeunes religieux vont partir pour la mission de Mossoul, au milieu des infidèles et des hérétiques dispersés sur les ruines de Ninive. Ils viennent dire adieu à leurs anciens compagnons de noviciat. " Tout le " monde se réunit autour de nos chers apôtres, cherchant ins- " tinctivement, mais en vain, sur leurs figures la trace d'une " émotion si naturelle à l'heure toujours poignante d'une sépa- " ration dont personne de nous peut-être ne verra le terme. " Rien ! Tous sont calmes et joyeux, l'âme toute remplie du " sacrifice qu'ils vont consommer pour le bon Dieu : tous leurs " traits réfléchissent la joie intérieure qui les soutient. " (1) Enfin ou conduit les apôtres au chœur ; le chantre entonne le *Benedictus Dominus Deus Israël.* Tous les religieux, les plus anciens les premiers, avec leur couronne de cheveux blancs, viennent baiser les pieds des missionnaires, pendant que tout le cœur répète après chaque verset : *Quam speciosi super montes pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !* Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds des évangélistes de la paix, des évangélistes du bonheur ! Cette cérémonie si simple émeut jusqu'aux larmes.

Parfois il ne s'agit plus d'un départ, mais d'une arrivée qui va combler de joie les novices canadiens. Un ami, un compatriote a daigné se souvenir d'eux et s'arrêter une heure, une journée à Flavigny. Puisque je ne dois parler que du fr. Routier, avec quel bonheur il revoyait et recevait les *gens du pays.* Il courait aussitôt chez le Père-Maître se faire exemp-

(1) Lettre du 26 août 1879,

ter du *reste*. Même, unique exception dans sa vie de religieux, après la visite d'un compatriote, il se permettait un ou deux jours d'ennui.

Des religieux canadiens devaient retourner au pays natal et visiter sa famille. Il le mande à son ami et l'invite à les accompagner. " En traçant ces lignes, je ne sais quel souffle " de félicité passe sur mon âme. Il me semble que j'assiste " en personne à la scène dont je détermine les diverses péri-" péties à plus de douze cents lieues de toi. Espérons que " tout cela se réalisera pour moi dans quelques années. Que " seront alors devenus tous ceux que j'aime, que serons-nous " devenus nous-mêmes ? *Nescio, Deus scit.* " Dieu demandera bientôt le sacrifice de ce bonheur si légitime.

Quoique d'une apparence austère, le fr. Routier était doué d'un cœur très-sensible, mais selon le langage de l'Ecriture, l'amour de Jésus-Christ *avait ordonné en lui la charité.* Il possédait à un haut dégré le culte du souvenir, et, chose plus rare, celui de la reconnaissance. Il racontait souvent les sacrifices de ses vieux parents, comment ils avaient payé son éducation à la sueur de leur front. Ses lettres nous ont révélé quel affectueux souvenir il gardait pour le Séminaire de Québec. Jamais il ne parlait de ses anciens maîtres et supérieurs qu'avec une profonde vénération. Il aimait à rappeler ses grandes obligations envers la province dominicaine de France, qui, comme une mère, l'avait accueilli au seuil de la vie religieuse. Sur son lit de mort, un des grands besoins de son âme sera de proclamer tout ce qu'il doit aux supérieurs de l'Ordre, à ses Pères-maîtres, à ses professeurs, à toute la province de France, à tous ceux qui lui ont fait du bien.

Le Seigneur Jésus l'a dit : " C'est un plus grand bon-" heur de donner que de recevoir. " (1) Le fr. Routier avait

(1) Act. 20, 35.

reçu plus qu'il ne pouvait donner. Il se fit donc un ami du Roi du ciel et, avec les richesses de cet ami, il payait sa dette de reconnaissance. Sans cesse il portait devant Dieu le souvenir de ses parents, de ses amis, de tous ses bienfaiteurs. Ses prières, ses mortifications passaient secrètement en aumônes spirituelles. A l'heure de la prière, tout un peuple invisible se pressait autour de lui, et lui, il faisait siens les besoins de chacun et redoublait d'instances auprès du Seigneur. La grande charité de cette âme, son besoin continuel de prier pour le prochain, pour tous les intérêts de l'Ordre, son union constante avec l'Eglise qui triomphe, avec l'Eglise qui souffre et avec l'Eglise qui combat : voilà ce que le Père-Maître ne cessait d'exalter dans notre saint religieux, quand il fut permis de louer celui qui n'était plus. Apprenait il la mort de quelqu'un qu'il avait connu, le fr. Vincent s'empressait de le recommander à la miséricorde divine, et on le voyait encore plus recueilli que d'habitude à ce grand office des morts que l'Ordre célèbre chaque semaine.

Quelques-uns font marcher de pair l'amitié et la familiarité ; lui, au contraire, plus il aimait quelqu'un, plus il le traitait avec estime. On reprocherait presque à sa correspondance intime d'être trop soignée. Toutes ses lettres témoignent de son bonheur dans la vie religieuse ; néanmoins, dans sa discrétion, il n'aurait pas voulu influencer ses amis, ni solliciter une vocation. S'il donne quelquefois des conseils très pratiques sur la conduite à tenir dans certaines circonstances, il s'abstient soigneusement de ce qu'on appelle des lettres de direction : " mes misères m'interdisent toute tentative de cette sorte. " Une seule fois, croyons nous, il se départit de cette règle de conduite. Nous citerons cette lettre parce qu'elle révèle l'état de son âme et le caractère de sa piété.

" Il ne faut pas t'étonner, écrivait le P. Routier à un " ami, si, dans tes exexerices de piété, ton imagination indo-

" cile te crée quelquefois des ennuis. C'est la condition iné-
" vitable de chacun de nous... Cette dissipation de l'esprit
" m'a causé à moi-même de grandes alarmes au début de mon
" noviciat simple. J'avais cru, erreur inévitable à ceux qui
" entrent dans la vie intérieure, que l'on pouvait arriver à
" dompter l'esprit aussi facilement que le corps, qu'il était
" aussi facile d'imposer à l'imagination le frein de l'oraison
" que de soumettre les épaules aux coups de la discipline...
" L'expérience n'a pas tardé à me démontrer le contraire, et
" cela d'une façon tristement mathématique : le recueillement
" et l'exercice de la présence de Dieu, tel est encore mon tra-
" vail de chaque jour. Tous les matins, je renouvelle mes
" promesses au pied de mon crucifix, et tous les soirs, je suis
" obligé de répéter au pied du même crucifix : pardon, mon
" Dieu ! Je n'ai donc qu'un conseil à te donner : vouloir tou-
" jours et t'humilier toujours pour n'avoir pas pu tenir ton
" vouloir. Ou plutôt je te conseillerai une autre chose : tou-
" jours demander à Dieu la ferveur et ne jamais murmurer
" quand il la refuse. Ou bien encore : demander avec ardeur
" et te croire indigne de recevoir. Voilà tout ce que je puis
" te dire. Prions ardemment l'un pour l'autre et ne cessons
" de travailler à acquérir l'amour de Jésus crucifié ! "

Ajoutons—et pour ceux qui ont l'expérience de la vie, ce ne sera pas le moindre éloge que nous puissions faire de ce bon religieux—que le fr. Routier excellait dans cette vie commune, soigneusement cultivée par les Ordres de Saint Benoit, de Saint Dominique, de Saint François. Il prenait largement sa part du fardeau commun, il évitait d'imposer aux autres le moindre sacrifice. Grâce à son bon sens et à son esprit de charité, il n'exigeait pas de ses frères une perfection chimérique ; il ne s'offensait pas des différences de caractère ou d'un dissentiment d'opinion même dans le bien. Il savait que

le même esprit opère diversement dans chacun des membres du corps mystique du Christ, et que la mesure de la grâce n'est pas la même pour tous. Aussi de cette âme sereine rayonnait toujours une bénigne influence de calme et de paix.

Qu'elles étaient heureuses, ô mon Dieu, ces années de Flavigny ! Vous donniez déjà le centuple promis dès ce monde à ceux qui abandonnent tout pour vous suivre. La paix habitait dans l'âme de vos serviteurs. Leur vie était pauvre, inconnue au monde, soumise à une règle austère, et pourtant toutes les délices de cette terre leur étaient à dédain tant, ô Dieu du ciel, vous suffisez à ceux qui vous aiment ! *Quils sont heureux ceux qui habitent dans votre maison !* Le recueillement, " la belle cérémonie du silence, " (1) la vie commune, l'étude et la méditation de la doctrine sacrée sont des biens délicieux. Mais que dire de ces veilles saintes dans le silence de la nuit ? Que dire de ces offices sacrés qui portent dans l'âme toute la suavité de nos saints mystères ? Sans doute, cette émotion et ce bonheur des sens ne sont pas le vrai culte dû au Seigneur, mais l'excellent frère que nous pleurons y joignait toujours le sacrifice invisible de l'esprit et l'holocauste perpétuel de son cœur et de sa volonté. Vous augmentiez la paix, Seigneur, parce qu'une grande épreuve allait commencer ! L'orage grondait au dehors.

(1) Texte des Constitutions.

V

L'Expulsion

Principes tui infideles socii furum,
Is. I, 23.
Viæ Sion lugent ... omnes portæ ejus destructæ, sacerdotes ejus gementes. THREN I, 4.

Depuis longtemps, on n'ignorait pas les dispositions hostiles du gouvernement français à l'égard de la Religion. La puissance était de fait aux mains de l'homme qui avait dit : " Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! " Le vingt-neuf mars 1880, deux décrets furent signés, l'un péremptoire contre les Jésuites, l'autre comminatoire contre toutes les congrégations religieuses non autorisées, leur enjoignant de se faire reconnaître par l'Etat ou de se dissoudre dans l'espace de trois mois. Ni l'un ni l'autre ne se pouvant faire alors en honneur et en conscience, il fallait prévoir des mesures de rigueur. " Vive " Jésus ! écrivait le fr. Routier, ce ne sont pas encore les radi- " caux de 1880 qui anéantiront l'Eglise, ni les Ordres reli- " gieux si nécessairement liés à la vie de l'Eglise elle-même. " Que nous vivions ou que nous mourions, nous appartenons " au Seigneur. Au milieu de tout cela, mon âme conserve " une paix profonde et j'attends les ordres de Dieu. "

En prévision des tristes événements, la grande ordination fut avancée du mois de septembre au mois de juin. Mgr Rivet, évêque de Dijon, vint, une dernière fois, présider cette fête si belle les années précédentes—*ce jour de fête entre toutes les fêtes, jour brillant entre toutes les splendeurs, éclatant diadème au front de l'année,* comme l'appelaient nos ancêtres du moyen-âge. *Hæc est festa dies.* Le vieil évêque paya par ses larmes un dernier hommage à la mémoire de son ami, le P. Lacordaire.

Les trois mois donnés par les décrets touchaient à leur terme. Dès le lendemain de l'ordination, on se mit à l'œuvre pour déposer en lieu sûr les livres de la bibliothèque et les ornements précieux de la chapelle. On redoutait alors jusqu'à la saisie de tous les biens. Les novices devinrent manœuvres et porte-faix ; " cela ne manquait pas de charmes, ni de fati-" gue surtout. " Le fr. Routier prêchait d'exemple. " Nous " nous sommes mis à encaisser la bibliothèque. Il n'a pas " fallu moins de douze jours à ce rude travail. Les livres " rigoureusement nécessaires ont été mis à part, les autres " ont été transportés dans les environs de Flavigny. Nous " en sommes à emballer l'indispensable de notre petit ménage, " tout petit ménage, en effet, si on le considère isolément pour " chacun de nous, mais considérable à cause de l'ensemble. "

Une lettre du fr. Routier, en date du 26 juillet, nous retrace au vif les péripéties qui suivirent le vingt-neuf juin, et une autre du même mois nous dit le calme intérieur qui régnait au milieu du tumulte extérieur. " Le lendemain de la " Saint-Pierre, une lettre du Provincial nous annonce que c'en " est fait. Le nonce du Saint-Siège a pris des informations " auprès du ministre et notre départ est réglé pour la pre-" mière semaine de juillet. Quant au jour, on ne veut pas le " faire connaître. Quelques jours après, au plus fort du tumul-" te et du travail, une nouvelle lettre du Provincial nous " annonce que le couvent des Visitandines de Saint Paul, près " Botzen, nous échappe. Le Père-Maître est mandé en toute " hâte à Paris, pour aller de là au Tyrol nous chercher une " autre maison... A peine le Père Maître est-il arrivé à Paris, " qu'une nouvelle lettre du Provincial nous dit : Rien à " craindre pour cette semaine. Nous respirons. Le P. Sous-" Prieur, (1) sur les offres généreuses de plusieurs amis du

(1) Le Priorat était alors vacant.

" couvent, distribue les religieux par groupes de trois ou " quatre, donnant à chacun sa destination, en cas d'une dis- " persion subite. Moi, je devais aller à Semur. "

" Le vendredi matin, une lettre de Paris nous arrive " disant : " Pour le coup nous y sommes. L'expulsion aura " lieu samedi, le dix août. " Le P. Sous-Prieur se préparait à " nous donner communication de cette importante dépêche, " quand un télégramme, lancé à la poursuite de la lettre, vient " encore changer toute la situation. Nous ne partons plus, il " faut rester tranquille. Tout était absolument prêt pour le " départ. Nous avons maintenant une nouvelle maison dans " le Tyrol, près d'Insprück. Cette fois, c'est un couvent de " Servites. Le Père-Maître est revenu enchanté du pays. "

" Je te raconte tout cela simplement, comme cela se fait " ici, sans trouble et presque sans tristesse. C'est inconceva- " ble le calme qui règne dans les âmes, au milieu du tumulte " et du bruit inévitable qui accompagnent cette débâcle, car " c'en est une. Les étrangers qui ont occasion de nous voir " n'en reviennent pas de surprise. Attachés qu'ils sont aux " moindres choses de la terre, ils ne comprennent pas que nous " puissions quitter sans regret au moins apparent, sans des " flots de larmes, ce beau couvent, une vie paisible, une exis- " tence assurée et heureuse. Je comprends leur étonnement, " puisqu'ils ignorent ce que c'est que le renoncement de la " vie religieuse. "

L'expulsion ne venant pas, on prit les vacances. " Je " suis en vacances, heureux comme une hirondelle, mais tou- " jours aussi occupé qu'une fourmi. Autrefois, je passais mes " vacances à chanter comme une cigale... cependant je suis sûr " que par goût, je suis plutôt fourmi que cigale... Quel plaisir " quand j'arrive dans ma cellule proprette le matin, après la " méditation et la sainte messe ! Quatre longues heures de

" travail et de silence devant moi... Le soir, avant de me " mettre au lit, je m'installe à ma fenêtre et je contemple le " ciel avec ses milliers de feux... Je m'abandonne à mes pen- " sées, à mes souvenirs de famille, du séminaire, à ces chers " souvenirs qui ont déjà fait frémir mon cœur de plus d'une " émotion. Je pense au présent si heureux, à l'avenir qui " voile tant de mystère...... Tout cela m'élève à Dieu. "(1)

Pendant les mêmes vacances, il eut occasion d'aller à Dijon. A une lieue de cette ville est la gracieuse colline de Fontaines, patrie de Saint Bernard. La chambre où la vertueuse Aleth, épouse du seigneur Tescelin, donna au monde le dernier des Pères de l'Eglise, a été convertie en chapelle par la piété de Louis XIII. Le fr. Routier accomplit ce pèlerinage avec la plus grande dévotion.

Au mois d'octobre, les cours recommencèrent pour s'interrompre bientôt. On apprit l'expulsion des Carmes, perfidement opérée le jour même de la fête de sainte Thérèse (15 octobre). A la Toussaint, il fallut refaire les derniers préparatifs du départ. " Au moment où je t'écris, six heures du soir, trois " novembre, toutes les issues sont solidement fermées et on " n'entre au couvent qu'après avoir décliné ses nom et pré- " nom. Ce serait donc la dernière nuit que je passerais dans " ma chère cellule de Flavigny. Ah ! comme cette pensée " m'est pénible ! "

Le vendredi, cinq novembre, la sainte messe se célèbre une dernière fois dans la chapelle du couvent, tous les frères y communient, prenant le Christ avec eux pour viatique de l'exil. Comment oublier cette triste et froide journée, ce sacrifice matinal, cette douloureuse attente de plusieurs heures, cette indignation mêlée de pitié, qui se fait jour dans toutes

(1) Lettre du 9 août 1880.

les paroles ? Enfin sur les hauteurs de Pouillenay apparaissent les gendarmes. La cloche du couvent sonne le tocsin, la foule se rassemble, l'angoisse serre bien des cœurs. Les gendarmes lancent leurs chevaux sur la foule qui s'éloigne un peu et les couvre de huées. Ils cernent la porte du couvent. Bientôt, des cellules, on entend le bruit sinistre des crocheteurs qui enfoncent la porte, puis les pas sonores des gendarmes retentissent sous le cloître ; le bruit s'éloigne, revient, les acclamations éclatent au dehors : c'est un religieux expulsé que la foule reçoit et acclame. Ainsi, trois heures durant, vont et reviennent les gendarmes. Vers midi ils pénètrent au noviciat.

" Assis à ma table, les yeux fixés sur un livre, mon chapeau sur la tête et la tête dans les mains, je n'ai pas même " daigné regarder le commissaire de police. Il s'est avancé " tout à côté de moi, m'a signifié l'ordre de partir et a ajouté : " Voulez-vous sortir de gré, Monsieur, où attendez vous la " violence ?—J'exige la violence, ai-je répondu. Alors on a " appelé deux gendarmes qui m'ont mis la main à l'épaule et " je suis sorti avec eux. C'est la petite cérémonie qui s'est " répétée pour chacun des novices. "—Assis sur une pierre, à la porte du couvent, le Père-Maître recevait et bénissait chacun de ses enfants—" Tous les prêtres présents venaient nous " embrasser et nous dire adieu. Les pauvres gendarmes regar- " daient cette scène d'un air si triste qu'ils faisaient pitié à " voir. "

A deux heures, le sacrilège était consommé. Devant les envahisseurs, Jésus Christ se retirait de son tabernacle, la chapelle était fermée et mise sous les scellés, les portes du couvent et des cellules étaient toutes béantes ou renversées : soixante religieux avaient été jetés dans la rue. Ils se réunirent à l'église paroissiale et chantèrent le *Magnificat*. Quel-

ques heures après, à l'expulsion succédait la scène encore plus triste de la dispersion. Les uns partaient pour Dijon et pour le Tyrol ; d'autres, pour diverses destinations.

" Toutes ces choses, ton imagination peut les voir plus " clairement ; ton cœur, les sentir plus fortement que ma " plume ne les saurait décrire. Tu connais Flavigny, tu as " pu lire sur nos visages le bonheur que nos âmes y goûtaient " dans le silence d'une vie de prière et d'étude, le cœur ne se " déprend pas aisément de ce qu'il a une fois aimé, et quand " l'objet de son attachement est légitime, il n'a pas de raison " de chercher à s'en détourner. C'est donc sincèrement que " je le dis : mes deux années de Flavigny seront une des " phases de ma vie vers laquelle je reviendrai toujours volon- " tiers. Voilà déjà bien des étapes dans ma vie ! le foyer " paternel, le collège, le petit Séminaire, le noviciat simple " d'Amiens, Flavigny ! Je commence la sixième à Volders : " qui l'aurait pu deviner ? Et après ? Et après ?. . . . Je suis " à Dieu. *Sive vivimus sive morimur, Dei sumus.* " Il ignorait combien prophétiques étaient ces dernières paroles. Avec la sixième étape, il finira ses six jours de travail, pour entrer dans le repos éternel du septième.

Le fr. Routier faisait partie du premier groupe tyrolien composé d'une dizaine de religieux. Les exilés traversèrent le nord de la Suisse, le lac de Constance, remontèrent en Bavière jusqu'à Munich, pour descendre de là dans le Tyrol. Quelques jours plus tard, notre voyageur racontait ainsi ses impressions.

" Rien de plus ravisant, de plus pittoresque que ces " montagnes de la Suisse, que ces vallées, ces gorges étroites, " ces forêts, ces mille cours d'eau qui varient l'aspect et le " site du paysage à tous les quarts d'heure. Dans les vallées, " la verdure conserve encore toute sa vigueur. Sur les flancs " méridionaux des montagnes et des collines, à travers le vert

" sombre des sapins, brille le feuillage rougi des arbres, tan-
" dis que sur le penchant occidental, l'œil ravi ne peut se
" lasser de contempler les forêts toutes blanchies par une
" légère couche de neige, qui semble une dentelle jetée gra-
" cieusement sur les sommets des sapins. Tu le sais, le bon
" Dieu m'a donné, est-ce pour mon bonheur ou pour mon
" malheur, une nature assez froide. Mais en présence de ce
" spectacle je sentais l'enthousiasme monter, monter dans mon
" âme ; je m'indignais intérieurement de ce que d'autres per-
" sonnes avaient à peine l'air de remarquer ces beautés de la
" nature....

" La vue de l'Océan, continue l'exilé de Flavigny en
" route vers le Tyrol, ne m'avait pas fait une impression plus
" magique. Le marin ne veut reconnaître de beautés que
" celles qui font tressaillir son âme sur les plaines sans riva-
" ges de l'Océan. Le montagnard, lui, méprise tout ce qu'il
" domine de ses pics abrupts. Pour moi, qui ne suis ni marin
" ni montagnard, j'admire avec un égal bonheur les beautés
" de la montagne et celles de l'Océan, les unes et les autres
" célèbrent la magnificence du Créateur ; les unes et les
" autres réjouissent le cœur de l'homme... Mais je suis
" parti de Flavigny ! rien en dehors du Canada ne pourra
" lui ravir sa place dans mon affection. "

Le lundi après-midi, cette première troupe d'exilés arrivait au couvent des Servites, à Volders. Quelques années auparavant, les Bénédictins de Beüron, dans le duché de Bade, chassés par la persécution de Bismark, y étaient venus chercher un refuge et avaient en partie restauré le couvent. Depuis, l'empereur d'Autriche leur avait donné une grande abbaye à Prague. Les nouveaux exilés durent se mettre à l'œuvre, procéder aux travaux d'installation. Le fr. Routier paya généreusement de sa personne dans ces premiers jours

qui furent les temps héroïques de l'exil. Au mois de décembre, les cours s'ouvraient à Volders et la vie régulière reprenait son train.

CHAPITRE VI

Volders. Le sacrifice.

Vade in terram visionis atque ibi offeres eum in holocaustum. Ego... merces tua magna nimis.
(Gen. 22, 2 ; 15, I.)
Regem in decore suo videbunt oculi ejus, cernent terram de longe.
(Is. 33, 17.)

Volders est un petit village, situé sur les bords de l'Inn, à mi-chemin entre Insprück et Schwaz. L'Inn déploie tranquillement son cours au fond d'une vallée que les Alpes enserrent au nord et au sud de leurs chaînes parallèles. Le voyageur qui chemine dans la plaine, se croit au fond d'un amphithéâtre, long d'une dizaine de lieues, large de deux ou trois. Il ne voit aucune issue. De tous côtés s'étagent des montagnes. Leurs flancs sont couverts de sombres forêts résineuses et leurs cimes arides se dessinent sur l'azur du ciel. Souvent, lorsque les vapeurs enveloppent la plaine, la crête d'une montagne émerge des nuages, comme une île que le marin voit au loin se suspendre à l'horizon entre la mer et le ciel. Si, par un beau soleil, on gravit quelqu'une des nombreuses éminences voisines, on domine toute la vallée et le cours argenté de la rivière. On découvre aux deux extrémités les dômes d'Insprück et les blanches maisons de Schwaz. Toute

la plaine rayonne de chaleur et de lumière. Les nombreux villages, qui reposent près de l'Inn., et les chaumières dispersées sur les hauteurs, semblent baignés dans une tiède atmosphère. Par delà les cîmes les plus rapprochées, les glaciers ruissellent de lumière, et au-dessus de tout l'amphithéâtre, l'azur se déploie avec une merveilleuse transparence. La veille des grandes fêtes, le bourdonnement et les joyeux carillons des cloches tyroliennes se répondent d'une église à l'autre, et " chantent l'*angelus* avec tant d'harmonie qu'on désire toujours entendre ce divin concert. " (1)

Dans ces villages de l'Innthal habite, en paix avec Dieu et les hommes, le peuple le plus croyant du monde. Partout le long du chemin, on rencontre de grands Christs et des Notre-Dame des Sept-Douleurs Presque toutes les maisons offrent à l'extérieur, près de la porte, un Christ ou une sainte image. A l'intérieur, elles possèdent leur oratoire ou chapelle privée. Les enfants accourent baiser la main du prêtre et le salut des braves Tyroliens est : " Béni soit Dieu ! ou : Loué soit Jésus-Christ !

A Volders, on étudiait, on priait encore plus qu'à Flavigny. L'épreuve de l'heure présente, la perspective de l'avenir, tout engageait à se tremper plus fortement dans la vie religieuse. Dans ses conversations intimes, surtout les jours de promenade, le fr. Routier aimait à rappeler, mais sans importunité, ce grave devoir. Il aimait surtout à le remplir. Puis, la profession solennelle approchait, et avec elle, ce sacerdoce, objet de longs et saints désirs. Le triennat des vœux simples était révolu. Le deux octobre 1881, jour du Très-Saint-Rosaire, jour de fête tout privilégié dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs, le fr. Routier recevait le matin, à Brixen,

---

(1) Paradis, c. VIII.

l'ordre du sous-diaconat, et le soir, à Volders, prononçait ses vœux solennels.

" Depuis ma dernière lettre, j'ai fait un pas vers le sacer-
" doce, et j'ai définitivement fixé ma vie dans l'Ordre et sous
" la règle des Frères-Prêcheurs Ces deux grands actes accom-
" plis en un même jour, en feront certainement un des
" moments les plus précieux de ma vie. A Noël, probable-
" ment, je recevrai l'ordre du diaconat, et il ne restera plus
" que le sacerdoce. Le sacerdoce ! que j'entrevoyais depuis
" plus de vingt ans, car j'avais à peine six ans que je son-
" geais déjà à me faire prêtre. Je ne savais pas alors que ne
" se fait pas prêtre qui veut, et je ne songeais pas à la prépa-
" ration ni aux obligations que requiert la vie sacerdotale.

" Dieu a eu la bonté de me faire parcourir, en me con-
" duisant par la main toutes les routes, au moins matérielles,
" qui conduisent au sacerdoce. Je le reconnais ici et je l'en
" bénis. Mais les sentiers spirituels, mais les voies plus éle-
" vées et plus ardues qui mènent à la perfection sacerdotale,
" les ai-je seulement aperçus, loin d'y avoir marché de plein
" pied ? Ah ! mon cher et bon ami, je n'ose formuler une
" réponse à cette question accablante. Encore que tu me
" dépasses de beaucoup dans la perfection, réponds toi-même
" à la question, si tu le peux ? Que sommes-nous pour mériter
" de porter le titre et de remplir les fonctions de prêtre ? Si,
" du moins, je savais reconnaître ma misère et mon indi-
" gnité ! Loin de là, s'il fallait en croire ma vanité, je ne
" serais pas sans quelque mérite pour une pareille dignité.
" Misérable orgueil humain ! Rien ne peut le terrasser que
" Dieu.... Il se plaît à dominer l'âme, quand elle se soumet
" à lui, ou à la torturer quand elle veut lui résister, et ainsi,
" soit que l'âme soit en paix ou en guerre avec lui, il la force
" de s'occuper de lui jusqu'au dernier souffle vital.

“ La vie à Volders est on ne peut plus heureuse. Quelles “ douceurs que celles de la solitude, de la prière, de l’étude ! “ Je t’assure que je n’ai encore jamais eu un soupir vers les “ années de ministère. Je les accepterai comme la part de “ mon héritage quand elles s’offriront à moi ; mais je ne vois “ rien dans leurs travaux mouvementés et variés qui soit “ comparable aux calmes années du noviciat. ” (1)

En lisant la vie des serviteurs de Dieu, on voit que plus ils déclinent vers le soir de leur course, plus ils revêtent un caractère de paix et de sérénité, plus ils se dégagent de toutes les préoccupations terrestres. Déjà au terme de sa carrière, *consommé en peu de temps*, le fr. Routier prenait ce calme de l’éternité. Il devenait de moins en moins affecté du présent comme de l’avenir, quelque chère que lui fût sa patrie dominicaine du Canada. Dès lors, plus que jamais son âme était absorbée par la pensée du sacerdoce. Il ne reçut le diaconat qu’à Pâques suivant. Monseigneur Lion, de l’Ordre des Frères-Prêcheurs, archevêque de Damiette et Délégué Apostolique en Mésopotamie, vint célébrer à Volders l’ordination et les fêtes pascales.

A deux lieues de Volders, du côté d’Inspriick, est le pèlerinage d’Absam. A l’époque de la grande révolution, dans une maison du village, on vit se dessiner en arrière d’une vitre la figure de la Vierge, de la *Mater dolorosa*, avec une larme sur la joue. Ce carreau de fenêtre est aujourd’hui conservé à l’autel d’une chapelle latérale de l’église, et on y distingue encore la figure impalpable de la Vierge et cette larme qui annonçait les grandes épreuves du Tyrol pour les jours du conflit révolutionnaire : la guerre, le pillage et les nombreux outrages à la religion. Avant son diaconat, comme avant sa prêtrise, le fr. Routier fit deux fois bien dévotement

(1) Lettre du 13 novembre 1881.

ce pèlerinage. Il y revint dire une de ses premières messes.

Le 20 août 1882, dans la chapelle de Volders, l'archevêque de Damiette imposait de nouveau les mains sur la tête du lévite canadien. Il lui remettait aussi l'hostie et le calice avec le pouvoir d'offrir le sacrifice pour les vivants et pour les morts. *Juravit Dominus.* Le Seigneur l'a juré et il ne s'en repentira pas : tu es prêtre pour l'éternité, car le temps est fini. L'évêque et l'ordinand ignoraient qu'ils seraient bientôt eux-mêmes la victime du sacrifice. (1)

Le lendemain, au milieu de tous ses frères, le nouveau prêtre célébrait sa première messe. " Hier, j'ai dit ma pre-
" mière messe pour vous, mon cher père et ma chère mère. . .
" J'ai bien souffert de ne pouvoir vous faire partager mon
" bonheur. Ce bonheur, je n'essaierai pas de vous le décrire ;
" seul le prêtre qui le ressent, peut en comprendre la douceur
" et l'étendue. Je ne méritais pas, moi, de le goûter au
" degré où l'ont ressenti mes autres frères, ordonnés en même
" temps que moi. Je remercie Notre-Seigneur de me l'avoir
" fait sentir dans une mesure bien plus large encore que ne le
" comportaient mon indignité et mes péchés. Tous les matins,
" il me sera donné à l'avenir de consacrer le corps et le sang
" de Jésus-Christ, de les tenir entre mes mains, de les offrir à
" Dieu au nom du peuple chrétien et pour le peuple chrétien.
" Non, vous ne pouvez pas comprendre la grandeur de ce
" mystère ; ni moi non plus, je ne la comprends pas. Nous
" ne la saisirons qu'au ciel, car là, en voyant le corps glorifié
" de Jésus-Christ, nous apercevrons quelque chose de sa
" beauté, de sa dignité, de sa divine majesté. "

Nous croyons que ce bienheureux frère contemple maintenant le Roi de gloire dans tout son éclat — *Regem in*

(1) Un an plus tard, le 9 août 1883, Monseîgneur Lion, de retour dans sa délégation de Mésopotamie, était emporté par une mort prématurée.

decore suo videbunt, et que son pain de vie est le Christ non plus caché sous des apparences étrangères, mais dans toute la réalité de sa splendeur.

" Les fêtes de l'ordination, écrivait-il à un ami, ont été
" magnifiques. Notre Père Prieur a été on ne peut plus gra-
" cieux pour les Canadiens. Notre drapeau national flottait
" au réfectoire au milieu des couleurs françaises, pontificales
" et tyroliennes. Aussi malgré ma froideur et ma timidité
" naturelle, il ne m'a pas été difficile de trouver dans mon
" cœur de chaudes paroles pour lui exprimer ma gratitude.
" Notre bon et cher Père-Maître a joui plus que tout autre
" durant ces fêtes de famille. Nos frères, les Franciscains de
" Hall, ont partagé toutes nos fêtes. "

La grande crainte du nouveau prêtre était de se familiariser avec le redoutable sacrement de l'autel. " Tout jeune,
" disait-il, le chrétien s'habitue à entendre prononcer le nom
" de Jésus, un peu plus tard il s'habitue à voir le tabernacle
" sans y apercevoir le Dieu qui l'habite ; plus tard encore il
" s'habitue à recevoir son Dieu presque sans s'en douter, et
" enfin, chose lamentable, il s'habitue à faire descendre, pres-
" que sans y penser, Jésus-Christ sur nos autels. "

Dieu agréa la bonne volonté de son serviteur. Depuis Pâques, le frère paraissait fatigué. Les supérieurs s'empressèrent de lui donner de nombreuses dispenses. Quel sacrifice pour lui, à l'approche du sacerdoce, de se relâcher de sa vie mortifiée ! Il se soumit sans murmurer et parut reprendre vigueur ; mais, un mois environ après l'ordination, la faiblesse augmenta et le 21 septembre il dut garder la cellule et même le lit, la plus grande partie du temps. Lui, dans toute la ferveur de son sacerdoce, il dut s'abstenir de célébrer la sainte messe ! Toutefois, ni les religieux du couvent, ni le malade lui-même ne soupçonnaient la gravité du mal. On

attribuait cette faiblesse à un excès de fatigue causé par la préparation aux examens annuels et au sacerdoce. Le médecin, consulté souvent, donnait toujours l'espérance d'une complète guérison.

Le frère avait été averti de se préparer à prendre les grades théologiques de l'Ordre à l'été suivant. Craignant pour lui une nouvelle année de fatigue et l'air trop vif des Alpes tyroliennes, les supérieurs avaient décidé de l'envoyer passer l'hiver sous le ciel plus doux de l'Italie. Il achèverait tranquillement ses études à Fiésole, près de Florence, dans ce couvent tout plein des souvenirs de saint Antonin et de *fra* Angelico.

Le malade souffrait toujours d'une angine très-forte. Un corps étranger qu'il croyait être un caillot de sang et qu'il ne pouvait cracher, lui obstruait le larynx : à midi et le soir, une fièvre violente saisissait le malade. Pendant une quinzaine de jours, il ne put prendre que du bouillon ; mais le mieux se manifestant, la gorge devenant plus libre et la fièvre moins forte, le médecin permit une nourriture plus substantielle. Les forces revinrent. Le 18 octobre, la fièvre disparut subitement et le malade espéra être suffisamment rétabli dans une huitaine de jours. Le 19, le mieux continua, le Père resta assis trois heures à sa fenêtre. " Voilà un " bon repos, dit-il à son infirmier. J'ai eu le plaisir de voir " les montagnes, il y avait si longtemps que je les avais " vues, " A cinq heures et demie, une fièvre très-violente s'empara de lui, le délire commença, la respiration très-gênée devint râlante.

" Pendant ce délire, nous dit son infirmier, il chantait " certaines parties de la messe, il causait de ses chers parents, " de sa vieille mère surtout à qui, disait-il, il n'avait pas écrit " depuis six semaines. J'allais et venais, fort préoccupé de ce

" changement instantané. Un Père vint alors faire sa visite
" au cher malade, et le P. Routier de lui dire aussitôt : " Je
" vais bien ", essayant de rassurer son interlocuteur étonné.
" Le malade se fatiguait beaucoup à parler. Après avoir
" mangé un peu, il se recoucha en disant : " Comme je suis
" faible ! J'allais si bien aujourd'hui, que la volonté de Dieu
" soit faite ! " La sueur lui coulait sur le front et sur le
" corps. " Je vais vous changer. lui dis-je, pour éviter un
" refroidissement. " Tout étant terminé, je lui passai au
" cou son crucifix et son scapulaire qu'il baisa, et je restai
" seul auprès de lui.

" Tout-à-coup, il sembla lutter avec un être invisible.—
" Père, s'écria-t-il, reculez vous ! il me faut le regarder en
" face... comme il est rusé !... Eh bien ! oui, je le con-
" fesse devant Dieu et devant les hommes. " — Il prononçait
" ces paroles avec un accent qui me fit un moment reculer
" d'effroi. Me rassurant aussitôt je m'agenouillai auprès du
" malade et lui dis d'avoir confiance en Notre-Seigneur. —
" Et vous, reprit-il avec calme, priez la Vierge très-pure, la
" Vierge Immaculée. "

Quelque temps après, en présence de trois Pères qui se trouvaient dans sa cellule, avec la plus grande lucidité d'esprit, il fit l'aveu public de toutes les fautes de sa vie. Il demanda pardon des scandales et des sujets d'offense qu'il croyait avoir donnés à ses frères. Du fond du cœur il remercia la province de France, les supérieurs présents et tous ses anciens bienfaiteurs de ce qu'ils avaient fait pour lui. Il demanda qu'à l'occasion l'on fît connaître aux absents cette dernière expression de ses sentiments. Il reçut la bénédiction des religieux présents et répondit : " *Amen ! fiat voluntas tua !* " Puis il ajouta . " Le prêtre peut il se bénir lui-même ? " — Et il commença le signe de la Croix.

Au retour de l'office des Complies, les Pères justement alarmés crurent prudent d'administrer au malade les derniers sacrements. Il se prépara donc à cette dernière réception de son Dieu sur la terre. Quand on lui annonça l'arrivée de Notre-Seigneur : " Oh ! Notre-Seigneur ! " s'écria-t-il. Et il commença l'*Adoro te*, répondit à haute voix à toutes les prières avec de grands sentiments de foi et d'humilité. Il présenta lui même ses membres pour recevoir les saintes onctions. La cérémonie était terminée à neuf heures et demie. Comme le danger ne paraissait pas imminent, la plupart des religieux se retirèrent. " Mes Pères, dit il à ceux " qui restaient, il faut aller vous coucher.... vous êtes fati- " gués. " Deux seulement demeurèrent près de lui.

" Je me mis à prier, raconte l'un de ces derniers assis- " tants, tout en ayant l'œil sur le malade. Tout-à-coup le " râle qui l'oppressait depuis cinq heures, cessa, et il se mit " à pousser des soupirs étouffés. C'était l'agonie. Je me " jetai à genoux auprès de lui, pris ses mains glacées, lui " donnai l'absolution. Quelques minutes après, je reçus son " dernier soupir. "

On était au soir de la fête de saint Pierre d'Alcantara, ce héros de la mortification, lequel apparut à sainte Thérèse et lui dit : " O bienheureuse pénitence qui m'a mérité une telle " gloire ! " Il y avait cinq ans qu'Achille Routier avait dit adieu au monde à cause " de son extrême besoin de faire pénitence. " Le médecin, qui arriva sur ces entrefaites, déclara que la maladie avait été une *laryngite ulcéreuse* ou *phthisie laryngée.* Le défunt fut revêtu de tous ses habits religieux et exposé dans la salle du chapitre. Autour de lui commencèrent les veilles et les prières.

Les funérailles eurent lieu le samedi, 21 octobre. La messe fut célébrée dans l'oratoire qui servait de chapelle aux

exilés et où, deux mois auparavant, le P. Routier consacrait pour la première fois le corps et le sang de Jésus-Christ. Des prêtres du voisinage, des religieux Servites et plusieurs de nos frères franciscains se pressaient avec les religieux du couvent dans le pauvre oratoire. Le corps resta exposé pendant toute la cérémonie et on le transporta ainsi au petit cimetière, à côté de la chapelle des Servites. Oh ! qu'il était grand le deuil de tous ! Entre le couvent et la chapelle, des habitants du village et de pieuses femmes se tenaient sur le passage de la bière, admirant la sérénité et le bonheur qui se reflétaient sur la figure du défunt, et tous répandaient d'abondantes larmes. Qui des assistants n'eût pas pensé aux parents du defunt, à cette famille du Canada qui allait être si cruellement affligée à la nouvelle de cette mort. Plus d'un offrait à Dieu ce grand sacrifice pour le repos éternel du défunt. Au cimetière seulement, au milieu des sanglots universels, la bière fut fermée, puis descendue dans la fosse.

Un mois plus tard, Monseigneur Dominique Racine, évêque de Chicoutimi, passait à Volders. Le révérend Messire Fafard, ancien curé de Saint-Sylvestre, l'accompagnait. Une des joies que ce dernier se promettait à son voyage d'Europe, était de revoir son Achille, devenu religieux et prêtre. Il ne put que baigner de ses larmes la tombe de son jeune ami. Il chanta un service solennel ; Monseigneur de Chicoutimi fit l'absoute.

Ce cher frère repose maintenant sur une terre étrangère, à l'ombre de la chapelle des Servites. Près de lui, dort du même sommeil un novice bénédictin de Beüron, victime lui aussi de la persécution. Leurs frères, les Bénédictins de Bade et les Dominicains de France ont depuis quitté le couvent de Volders ; mais la tombe de ces deux exilés n'est pas oubliée des pieuses mères tyroliennes. Au sortir du saint

sacrifice, elles viennent s'agenouiller devant les croix de bois et réciter le *De Profundis.* Comment les frères du noviciat et les condisciples d'Achille, oublieraient-ils celui qui fut leur frère et leur ami ! Oui, *bienheureux ceux qui ont été honorés de son amitié.* (1) Ils ont trouvé en lui une force, un exemple dans le service de Dieu. En retour lorsqu'ils tiennent entre leurs mains l'hostie sainte, ils demandent à Jésus-Christ de montrer la vision éternelle de sa face à ce religieux qui abandonna, pour la suivre, la famille et la patrie de la terre. Dans la pieuse famille dont il fut comme le premier-né pour les dons et le premier-né pour l'épreuve, *primogenitus in donis, primogenitus in dolore,* (2) comme le souvenir d'Achille, du frère Vincent, est religieusement honoré ! Tout parle de lui, la maison elle-même a été en quelque sorte changée en mémorial de ce cher défunt.

Si quelqu'un demande pourquoi le Seigneur après avoir préparé de si longue main son ouvrage, après l'avoir conduit à la perfection, l'a brisé tout à-coup avant même de le montrer au monde et de s'en servir, je lui rappellerai la parole du Seigneur Jésus. *Si le grain de froment ne tombe en terre et n'y meurt, il demeure seul ; au contraire, s'il meurt dans la terre, il rapportera beaucoup de fruit.* (Joan. 12, 21). Le divin semeur après s'être préparé un grain de premier choix, l'a jeté en terre ; maintenant sur la parole du Maître, nous attendons avec confiance que, même ici-bas, cette semence choisie rapporte au centuple.

FIN.

---

(1) Eccl. 48, 11.
(2) Gen. 49, 3.